

BELVEDERE

Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon

N.54 (9^{ème} année mail) (2600 envois en Europe) Juillet-Août 2018

Journal poétique et humorale en langue française italienne et sicilienne (envoyé par l’intermédiaire de *La Déesse Astarté*, Association Loi 1901 av. J.C.) de l’écrivain Andrea Genovese, seul auteur de tous les textes publiés. Belvédère est un objet littéraire.

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana (inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.) dello scrittore Andrea Genovese, unico autore dei testi pubblicati. Belvedere è un oggetto letterario.

a.genovese@wanadoo.fr

On peut consulter tous les numéros de Belvedere dans Andrea Genovese - Wikipedia.fr

Ou <http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Pour ne plus le recevoir il suffit d’envoyer un mail – Per non riceverlo più basta mandare una mail

Spécial Super-Héros

Le fantôme du château

*Sombre ciel déchiré
par le cri spectral*

*Jupiter et Mars dérisoire appel
les deux Ourses nettement scandées
les arbres encore frémissants
des derniers chuchotements d’oiseaux*

*Dans le parcours papillotant
de la voix lactée
tu n’es qu’un éclair de quasar
aspiré par un trou noir
un souvenir avare*

*Que le désir voyage lent et vain
dans la ronde des années lumières
qui aveuglent mes pupilles
de chouette insomniaque*

Cerisy, Juillet 2018

Gigantessa galattica

*Navigante le aguzze cime
spartiacque nel liquido azzurro
coscialunga
alpina immanenza
conchiglia perigordiana
ridesta dai vapori mattutini
margherita fruscante dei pizzi
dove s’annida
il pidocchio dominante
scendi dalle vette nevate
al basso lingua del ghiacciaio
altera viandante
fornicando con l’acuminata
selce del Cenisio*

*(A.G., Sexantropus
e altre poesie preistoriche, Milano, 1976)*

Les Super-Héros

Un colloque universitaire au Centre Culturel de Cerisy-la-Salle

13-20 juillet. Un soleil estival a embelli le séjour, au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, d'une quarantaine de participants, entre intervenants et auditeurs, à un colloque à dire peu singulier : *Les super-héros : une mythologie pour aujourd'hui*. Sous la direction de Christian Chelebourg, professeur de littérature à l'Université de Lorraine, et de Lauric Guillaud, professeur émérite de l'Université d'Angers, des universitaires, des doctorants et des spécialistes de bandes dessinées et de cinéma ont décortiqué un phénomène majeur de notre temps. En voilà le thème :

Nés entre les deux Guerres Mondiales, au carrefour des principales littératures de l'imaginaire, super-héros et super-héroïnes apparaissent comme un concentré des rêveries occidentales sur l'héroïsme et la Force. Ils réactivent alors la veine mythologique pour mieux refléter les ambivalences de la culture américaine, déchirée entre sauvagerie primitive et modernité technologique. Leur succès depuis près d'un siècle doit désormais interroger sur le sens qu'a pris leur geste dans la culture de jeunesse. S'il convient de revenir sur leur genèse, voire sur leur définition, il est surtout important d'étudier leur fortune intermédiaire et l'étonnante malléabilité qui a favorisé tout à la fois leur prolifération et les hybridations génériques auxquelles ils se prêtent. Il faut examiner l'abondante descendance qui est la leur dans tous les registres, jusqu'à la parodie, et la manière dont ils ont renouvelé les figures de Sauveurs. Les super-héros n'étant rien sans les super-vilains qu'ils affrontent, la dialectique qui les oppose mérite aussi toute l'attention, de même que les chronotopes allégoriques dans lesquels ils évoluent. Enfin les modes de production et de diffusion de ces personnages interrogent le statut de l'auteur dans le contexte de l'industrie culturelle, tout comme ils mettent en avant la part grandissante des produits dérivés sur le marché de la fiction.

Tout attentif et intéressé que j'ai pu être, l'argument me dépasse, mes connaissances en matière étant empiriques. Je donne la liste des intervenants et les titres de leurs communications, qui vont sûrement intéresser de nombreux de mes amis lecteurs, en renvoyant aux actes qui seront publiés et au Centre Culturel de Cerisy pour toute information complémentaire.

Lauric GUILLAUD : Généalogie des super-héros

Xavier FOURNIER : Super-héros, défenseurs secrets de l'hexagone

Kévin POEZEVARA : Superman ou l'invention de l'adolescence

Dennis TREDY : Adaptation, intermédialité et kitschification: la percée des super-héros lors des âges d'or de la radio et de la télévision américaines

Dominique MEYER-BOLZINGER : Enquêteurs et super-héros, même combat?

Marie-Hélène BAUER : Fantômette, une super-héroïne franco-française?

Victor-Arthur PIÉGAY : Naissance et renaissances des Watchmen, de Charlton Comics à *DC Rebirth*

Guillaume LABRUDE : *Batman: Arkham*, caractérisation et contre-pouvoir des super-vilains dans le domaine vidéoludique

Clotilde THOURET : Normalité du super-héros

Maryse PETIT : L'Habit fait-il le super-héros?

Anne-Marie PAQUET-DEYRIS : *Jessica Jones*: entre privée de Film noir et anti-Superwoman?

Mélanie BOISSONNEAU & Camille ZIMMERMANN : Quel(s) futur(s) pour les super-héroïnes au cinéma et à la télévision ?

Élodie CHAZALON : Mystique et mystification de la femme engagée à l'heure du "global feminism"

Christian CHELEBOURG : La cape et le pantin: Disney et les super-héros avant Marvel (1965-2009)

Sébastien BERTRAND : *Les Super sentai* ou le triomphe du *sofi power* japonais

Isabelle LABROUILLERE : Le devenir mythique d'un héros ordinaire: du prototype à l'archétype dans *Darkman* de Sam Raimi

Gilles MENEGALDO : Intertextualité et variations plastiques dans *Batman* et *Batman Returns* de Tim Burton

Stella LOUIS : Les vampires du XXI^e siècle: demi-dieux et super-héros, entre héritage et transgression

Chloé QUESNEL : Les résonances gothiques dans le monde des super-héros

Jean-Paul MEYER : *The Phantom*: ascendances et filiations d'un super-justicier

Yann CALVET : Les super-héros sont-ils des hommes?

Christophe BECKER : marXist ! De la dissémination des théories "*alt left*" dans les *comic books* anglo-saxons

Danièle ANDRÉ : Quand la guerre tue les super-héros: de Serge Lehman à *Marvel Civil War*

Hélène VALMARY : Hulk, un super-héros en colère

Cong Minh VU : *Logan* (2017) ou la finitude des super-héros

Andrea GENOVESE

LE MYSTERE DES SABLES ROUGES

Dans un chapitre d'un roman autobiographique italien que j'ai publié en 2006, je parle de ma découverte, vers mes dix ans (mon dieu, 1947 !), des bandes dessinées et des romans de science fiction de l'époque. Je lisais le soir chez ma grand-mère, qui n'aimait pas que je gaspille l'électricité, jusqu'à ce que mes yeux fatigués ne se ferment et que le sommeil et l'histoire romanesque ne se mélangent avec mon quotidien dans des rêves confus. La traduction intégrale et inédite du roman en français est de Vanessa De Pizzol. Je publie ici un passage, que j'ai cependant modifié, en ajoutant un certain nombre de noms de Super-Héros dont je n'avais alors aucune connaissance, car je pensais pouvoir le lire (théâtralement pour m'amuser) pendant un moment de détente de ce colloque, mais l'occasion ne s'était pas présentée.

(Voir page suivante)

Super-Hominidés

Le Mystère des sables rouges

Le mystère des sables rouges contenait peu de termes compliqués. Il me faisait découvrir Mars, c'est-à-dire l'existence des planètes, plutôt vague jusqu'alors, même si je l'avais pressentie dans certaines bandes dessinées. Les déplacements progressifs de la connaissance formaient un puzzle qui définissait mieux ses contours. Cette merveilleuse capacité du cerveau humain, à avancer par synthèse et par écarts, par accumulations et par intuitions, à construire un tissu de notions rationnelles, est stupéfiante, plus encore quand on considère le matériel précaire dont nous sommes faits. Les sables rouges cachaient naturellement un monde souterrain, une civilisation d'homioncules, si peu différents des hommes qu'ils finissaient par leur ressembler prodigieusement, jusque dans le langage, qu'ils prononçaient cependant comme des pygmées africains. Passionné comme j'étais, je me perdais dans ce monde fantastique, où l'on parvenait à travers un interminable puits, qui ressemblait à une trombe d'air renversée, peuplé par une foule multicolore d'aborigènes occupés à produire de l'énergie grâce à une source volcanique et à recueillir de l'eau dans d'immenses citernes creusées dans la roche. Car ces Martiens buvaient de l'eau comme nous et peut-être même de temps à autre une Badoit.

Une grave menace pesait sur ce monde qui se battait pour sa survie. La surface martienne avait été empoisonnée par un peuple venu des profondeurs de l'univers, des sortes de bêtes ayant des trompes à la place de la bouche et une queue de lion qui traînait par terre quand elles marchaient sur leurs cinq pieds. Ce poison avait peu à peu raréfié lamosphère et pénétrait en même temps dans le sol, lentement mais inexorablement. Il n'y avait aucune chance de salut, même les plus grands scientifiques ne réussissaient pas à trouver un antidote à cette catastrophe martianitaire. A moins que l'on ne retrouve la formule magique, vieille d'on ne sait combien d'années lumières, gardée dans une thèque avec le corps en hibernation du Grand Prêtre de l'époque Tapumtapum. Seul le prince, le Super-héros Tampax, connaissait le lieu où était conservée la clé sacrée qui ouvrait la thèque, mais il avait été fait prisonnier au moment où les envahisseurs étaient venus sur Mars pour la première fois. Pourquoi l'avaient-ils fait prisonnier ? Pour étudier les composantes chimiques et bios des Marsogènes et comprendre comment ils pourraient rapidement éliminer cette race. Et ils avaient en partie réussi, car le produit qu'ils avaient répandu sur les sables se révélait mortel. Pour éviter qu'ils ne reviennent avec de nouvelles tonnes de ce produit stocké dans leurs supermarchés soviétiques, le président martien Super-Micron, proposa une contre-attaque spectaculaire : une expédition sur l'étoile 3754 de la galaxie 97142, et grâce à une guerre-éclair à l'américaine, libérer le Super-Héros Tampax pour le ramener sur Mars.

J'avais bien sûr un peu sommeil, mais jamais je ne me serais détaché de ce livre, dont les pages étaient rouges et chaque ligne ressemblait à un canyon. Je ne sais pas comment, Mandrake à un certain moment demanda qu'on lui remette le commandement du vaisseau à combustion hydrolactique qui devait faire route vers la planète des envahisseurs, et le Sénat Marsogène fut appelé à délibérer sur l'opportunité de lui confier cette délicate mission, chose faite après modification de la Constitution. Les volontaires ne manquaient pas, la nouvelle s'était répandue et nombreux

étaient les Super-Héros et les Super-Héroïnes qui voulaient s'embarquer, dont, entre autres, Jim Taureau, Cino et Franco, Thor, Buffalo Bill, Wonderwomen, Jason, Flash Gordon, Pecos Bill, Dracula, Capitaine Flam, Lénine, Wolverine, Goldorake, Emma Bovary, Xmen, Raspoutine, Supergirl, Diabolik, Dylan Dog, Zorro, Superman, Batman, Bioman, Mortman, Coqman, Pouleman, Aquaman, Robin des Bois, Zorro, Polyphème, Olympe de Gouges, Blanche-neige, Astérix, Fantômas, la Vierge Marie, Linus, Corto Maltese, Fantômette, Che Guevara, le CAC 40, Fantax, Donquichotte, la reine Margot, Hulk, Antman, Quaterman, Darkman, Isabeau d'Aquitaine, Christophe Colomb, Ho Chi Minh, Pantagruel, Madame Tellier, Joséphine Récamier, King Kong, Perceval, Renaud de Montauban, Doctor Faust, Doctor Zivago, Maître Corbeau, Super-Dupont, Madame de Maintenon, Mme de Mainteoui, l'Ecclésiaste, Quasimodo, la Pompadour et même mon copain Bigoudin, ce qui me semblait étrange, en connaissant son caractère peu combatif. Mais bon. Finalement l'équipage fut au complet, mais aux commandes, au lieu de Mandrake, on avait mis Bartali Coppi Anquetil et Bobet, qui immédiatement après le décollage démontrèrent qu'ils ne s'entendaient pas. Ils avaient deux stratégies discordantes pour approcher la planète extramartienne et également, après avoir pénétré dans lamosphère qui était un mélange d'eau oxygénée et lait de coco, sur la manière d'escalader la montagne, au sommet de laquelle les bêtes extramartiennes avaient construit leur capitale, et où était retenu prisonnier le prince Tampax.

Pour compliquer les choses, on découvrit qu'un clandestin avait pris place dans le vaisseau à propulsion hydrolactique : la princesse TampaSex, fiancée depuis une éternité et demie au prince Tampax et impatiente de voler à son secours. Une fois découverte, on voulut la renvoyer sur Mars par voie interphotonique, la présence d'un homuncule princesse compliquant terriblement les plans de vol. Sans compter que, malgré un calcul précis de la direction du lancement effectué par les mathématiciens les plus éminents de Mars, on ne connaissait pas exactement la distance réelle de la planète inconnue, ou plutôt, on connaissait la distance, mais on savait que le corps céleste des envahisseurs possédait de remarquables capacités caméléontiques de sorte qu'il pouvait réserver au dernier moment quelques surprises aux instruments de bord. Ainsi, même la vie de la princesse TampaSex était en danger.

Entre-temps une vive discussion s'était déclenchée entre Spiderman et un certain Weissmuller Johnny, qui avait été accepté comme membre d'équipage, avec sa compagne Cita, au cas où le vaisseau spatial se serait posé dans une jungle inextricable. Un de mes oncles, lui aussi là sans que je comprenne bien pourquoi, était sceptique sur cette question, notamment parce qu'il n'avait jamais vu de jungle, même pas au migroscopique. Quand même il attira l'attention de Mandrake sur une baisse de lumière dans la cabine de pilotage. Et Mandrake lui répondit de ne pas s'inquiéter, car il s'agissait d'un tour de magie qu'il était en train de faire pour s'assurer de ses pouvoirs. C'est alors qu'on entendit le cri supersonique de Tarzan et tous les animaux de la savane martienne se précipitèrent vers les bureaux de l'armée, se portant volontaires pour le service militaire d'un mois que le Président Super-Micron avait réintroduit pour l'expédition.

Super-Ponti

Le ultime parole famose: “L’Italia non è il Far-West” Magari lo fosse!

Ho sempre distinto in due categorie i presidenti della repubblica italiana. Nella prima, ci sono i burocrati e i costituzionalisti in buona fede, convinti di svolgere una missione storica e necessaria, tra cui si possono annoverare Pertini e Mattarella; nella seconda ci sono i furbacchioni presuntuosi come Cossiga e Napolitano, entrambi transitati anche al Ministero degli Interni, il che è tutto dire sui misteri italici insabbiati. Forse c’è una terza categoria, da limbo dantesco, in cui rientrano coloro che vissero senza infamia e senza lode. Tutti quanti comunque sono colpevoli di mancata *manutenzione di ponti*, anche se spesso, in un recente passato, ci hanno rotto i coglioni per ficcarci in testa l’idea, a proposito degli immigrati, che sono un *ponte* tra “culture” diverse: una tipica imbecillità dei Papi, di cui i presidenti della repubblica italiana sono copie conformi nella chiacchiera insignificante, ripetuta e retorica. L’unico che varrebbe la pena di iscrivere “nel registro dei non indagati” (naturalmente è una metafora, visto l’uso quotidiano che se ne fa in Italia) e di cui si dovrebbe, solo e soltanto, esporre la foto in tutti i pubblici edifici, il solo che valga la pena di ricordare alla memoria collettiva, è Enrico De Nicola, il primo della lista dopo la proclamazione della repubblica, un tipo che andava al Quirinale in tram e che “fece il gran rifiuto”, cioè si dimise subito, non certo per viltà come il papa dantesco, ma per coraggio morale e intellettuale, avendo già compreso che la repubblica nasceva zoppa e si avviava a una democrazia puru/lenta.

Si sono verificati nelle scorse settimane in Italia una serie di fatti di cronaca, definiti xenofobi. Qualcuno si indigna, ma siamo appena all’antipasto. Da anni scrivo in queste povere pagine, di cui pochi si occupano, di cui mi chiedo quanti veramente le leggano e ne comprendano lo spirito e la lettera, che un giorno o l’altro ci potrebbero essere dei pogrom: degli immigrati contro il vecchiume sminchiato che sono oggi gli italiani, o degli italiani più sanguigni contro gli immigrati che sono da per tutto, spesso sfruttati ma anche ben integrati in organizzazioni mafiose. Qualche settimana fa l’attuale presidente della repubblica, Sergio Mattarella, s’è indignato per il caso di una bambina rom ferita da un proiettile tirato da uno che “sparava ai piccioni” o qualcosa del genere, un uomo-merda come ce ne sono centinaia di milioni nel mondo. Se fosse stato De Nicola, anche Mattarella da un pezzo si sarebbe dimesso per legittima vergogna del proprio paese, invece ti tira fuori una delle grandi frasi che diventano storiche, comme quelle di Bixio e di Garibaldi, di Luigi Pellico o Cesare Battisti (il patriota): “L’Italia non è il Far-West.” Magari lo fosse! Almeno avremmo una mitologia rivisitata da

Sergio Leone. No, l’Italia è qualcosa di peggio del Far-West, è un paese completamente marcio, più dell’amletica Danimarca, per il semplice fatto che la coscienza civica dei suoi abitanti è rimasta quella cattolico-gesuitica dello Stato Pontificio. Sorprende, o forse no, che Mattarella cerchi di ritrovare lo spazio ecumenico-predicatorio che l’attuale situazione politica gli ha ridimensionato, ma l’uomo a cui la mafia ha ucciso il fratello farebbe meglio a spararci una luparata di vera e utile indignazione. Dica agli italiani quello che nessuno dice: che la sola priorità da sempre in Italia dovrebbe essere la mafia, che sono le mafie che hanno corrotto tutto, che hanno cancrenato le istituzioni, dalla testa ai piedi, che non è più possibile vivere in un paese dove tutti i giorni polizia e guardia di finanza portano alla luce casi di corruzione e d’illegalità in tutti i settori, in grandi e piccole città, in minuscoli paesini, negli enti pubblici. É solo nel nostro paese che si dà per scontato, con gran disinvoltura, che possano esistere famiglie e cosche criminali che “controllano un territorio”, al Nord come al Sud, ricattando e minacciando i poveri ignavi della bocca cucita, della soggezione atavica al binomio padrone-prete che permane nell’inconscio della gente, nel meridione in particolare.

Oggi, come sempre, cosche criminali, anche in doppio petto e cravatta, si accaparrano appalti, speculano sulle tragedie, sui terremoti e sul dissesto ecologico, sulle piccole e grandi opere messe in cantiere da un apparato statale caotico e simoniacco, delle regioni, dei comuni, degli enti pubblici che dovrebbero occuparsi dell’ordinaria manutenzione delle infrastrutture. Tutto è retaggio della superstizione e dell’inquisizione cattolica. Anche se qualcuno crede che la Chiesa, saldamente impiantata in quello che è stato per secoli il più pedofilo degli stati del mondo, sembra aver cambiato il tiro, la verità è che essa resta al centro della vita politica italiana, la condiziona con le sue strutture ramificate e sanguisughe, ne impedisce un sano sviluppo laico. Ancora una volta, io dico che bisogna anettere il Vaticano e mettere fuori legge tutte le religioni; e poi impalare per l’esempio, tanto per cominciare, centomila mafiosi o apprendisti tali. E quindi rifare uno stato che abolisca la speculazione in borsa e la proprietà privata a partire da una certa ricchezza familiare o individuale. I Pontefici, nell’antica Roma, erano i costruttori e manutenzione dei ponti – quelli che ancora oggi restano in piedi. É di questi Pontefici che l’Italia ha bisogno, e non di vecchi citrulli impaludati. Se non si prende coscienza che la vera grande catastrofe nazionale è la Chiesa cattolica, non ci sbarizzeremo mai né delle mafie né della corruzione.

Super-Micron

Intuere sanctorum Patrum vivida exempla, in quibus vera perfectio refulsit. Allah Akbar (De imitatione Christi)

Super-Micron au Vatican

Le retour du Paps à Avignon Un immigré de moins pour Ritalie mais un grand paps pour l'humanité

La visite de Super-Micron au Vatican et le pacte siglé avec le Pontifex Maximus (un pacte souverain entre souverains) a fini par réjouir ces Ritaliens qui ont encore un peu de jus dans leurs méninges et du sperme non caillé dans leurs couilles. Il était temps enfin qu'Hexagonie assume ses responsabilités devant l'histoire et devant le phénomène migratoire d'aujourd'hui. La décision d'accueillir à nouveau dans un très proche futur la Papuassité à Avignon non seulement donnera à Ritalie la possibilité de conclure le processus d'unification nationale entamé il y a un siècle et demi, en annexant enfin ce qui a été (jusqu'aux années 2000 à peu près) le plus pédophile des états du monde, mais ouvre la voie à un règlement du contentieux migratoire entre Romulus et Astérix. L'accord en effet prévoit l'accueil et le statut de réfugié pour l'argentin Cerfoglio et pour un certain nombre de cardinaux et de bonnes frères et sœurs étrangers, qui entrent et sortent illégalement et sans papiers dans la pénis-insule. Cette fois, grand seigneur, Super-Micron veut répéter autrement la geste de son ancêtre Philippe Le Super-Bel, dont le conseiller Guillaume Nogaret avec son complice italien Sciarra Colonna avait offensé le Pontifex Maximus de son époque (Boniface VIII, un étron responsable, entre autres, de l'exil et de la vie misérable du grand poète Dante Alighieri qui dans sa *Divine Comédie* l'envoie à l'Enfer et le définit « le prince des nouveaux Phariséens »), événement passé à l'histoire comme le *schiaffo d'Anagni*. Après cette *gifle* évangélique, le monarque pré-micronique avait empaqueté le Vatican et l'avait amené sur un pont(ifex) cassé pour créer le Festival d'Avignon.

Pas de gifles aujourd'hui, mais l'entente cordiale entre un futur saint (*subito*, tout de suite, criera le peuple à sa disparition) et un chanoine qui tous les ans chante une messe solennelle à Grisailles et qui aspire lui aussi à la Sainteté, comme son pré-pré-ancêtre Louis IX, par les historiens arabes des Croisades familièrement appelé « le roi qui chie dans ses culottes ». Super-Micron (sans numéro cardinal, comme Francisque, paps unique et sans numération) a d'ores et déjà engagé la fille aînée de l'église dans une rééducation des masses brutes jusqu'ici laissées aux mains druidiques des fauteurs de laïcité loi 1901 (des cons, c'est vrai), des fouteurs mahométans qui voudraient profiter de leur puissance spermatique désormais disparue dans les autochtones et d'une autre communauté financièrement et médiatiquement dominante, dont prononcer le nom est en Hexagonie un délit poursuivi par la loi.

Nous qui assistons depuis une centaine d'années, tel est notre âge canonique, au work in progress du monde qui nous a projeté de la charrette sicilienne tirée par des ânes bardés de colifichets aux miracles de la pornographie planétaire sur tablettes et Smartphones avec fichierisation et robotisation des individus déjà dans le ventre maternel, grâce à la pub aux féministes et au foot où les poètes s'abîment à la recherche du foutre perdu, nous ne pouvons que nous réjouir

de cette accélération de la demande spirituelle croissante et de la piscinisation métaphysique d'Hexagonie qui nous ramène à notre innocente branchialité océanique. Sans que cela ne comporte, il va de soi, aucune conflictualité avec les obsèques que nous devons à la Bible, qui nous dit, c'est vrai, que le Créateur créa (les Créateurs créent, il va de soi, en Hexagonie avec des bourses du Ministère de la Culture) l'homme sur la terre ferme, mais personne ne peut contester quand même qu'Il a fini par jeter sa créature à la mer, et vous voyez, en considérant l'histoire récente de nos écholalies, dans quel merdier de mer polluée le jésuitisme nous a foutu, tant et si bien que les poissons eux-mêmes commencent sérieusement à prendre en considération l'éventualité d'un retour sur terre. De Charybde en Scylla.

Voilà pourquoi, je le répète, tous les hommes de bonne volonté ne peuvent que se féliciter de cette initiative souverocoranique qui conduira au retour de la Papuassité en Avignon, car il y a là sûrement le signe que l'humanité n'est pas encore définitivement foutue. Que Dieu Allah Yahvé et la Déesse Astarté en soient pol-loués.

Super-Micron chez Benallah Le pèlerinage avec le Mec

Après le Paps, Super-Micron vient d'ouvrir Hexagonie à la communauté mecquesque pour en finir avec les discriminations femmesques, le viol pouvant se pratiquer jusqu'ici légalement (horreur !) en cas d'exposition abrupte des rondeurs callipyges ou des bas ventresques. Nul ne saurait sous-estimer la portée historesque des événements que nous venons de vivre : le harcèlement sexesque de rue est désormais réprimé par la loi et c'est Benallah, un halberdier du roi, qui en devrait faire les frais en première instance, pour montrer l'impartialité de la monarchie capétoline (*prends-là dans tes culottes*, on aurait crié au czar de Russie, à l'occasion du championnat footesque). Cependant Super-Micron, pour contrebalancer son avignonesque compromission cathodique qui pourrait faire supposer un *copinage malsain* (définition du Grand Iman de la préfecture de Lutetia, non suivi par aucun sérieux commentaire rabbinesque ou jacobinesque de logiciens laïcs s'exprimant sur le sujet), a ordonné de pisciniser le poisson et de passer à d'autres comestibles d'origine branlesque contrôlée. Les gauchesques rémontrances gauchonesques n'ayant de poids spécifique dans une conduction étatesque sans failles chattesques qui en puissent provoquer une crise in do majeur, Super-Micron a officié, en présence d'une cardinalesse nimphomane, d'une imamesse ventrilique et d'une rabbinesse bouddhisante, une grande cérémonie de remerciement au Saint Esprit descendu sous forme de Collombe hexagonesque. Tout en rappelant, avec une subtile ironie monarchique, que Napoléon en faisait toujours à sa tête, et parfois même à tête-bêche, tandis que des milliers de loyaux soldats donnaient leur vie pour le bonheur des millions de chercheurs d'emploi qui seraient venus après, il a souligné le rôle hors pair des balles et du ballon. A l'occasion de la mecquisition footesque, on a demandé, par acclamation muezzinesque, l'inscription d'Hexagonie au patrimoine géométrique de l'humanité. Dans un Pur Esprit de cartésienne finesse.

Le Monde, un mal irréparable ?

Saviano spécialiste de la Mafia ou de soi-même ?

Ce n'est pas seulement *Le Monde*, mais *Le Monde* en rajoute souvent. Tous les vingt ans le quotidien *ghe pensi mi* (pour reprendre une boutade de Tino Scotti, un vieux comique italien) nous refile un *grand* écrivain italien *spécialiste de la Mafia*. Il suffit de fréquenter les salons et les intellectuels parisiens, parler mal de l'Italie (chose sacrosainte) sans parler mal de la France – ce pays que depuis des années moi, francophilophobophone, j'ai baptisé Hexagonie et que seul une illusion optique fait paraître meilleur que son voisin – et le jeu est fait, on est spécialiste italien de quelque chose. On a eu, il y a cinquante ans à peu près, la saison de Leonardo Sciascia, on courait l'interviewer en se léchant les babines à ses philippiques contre la mafia le régime démocratique et, après son expérience désastreuse à la mairie de Palerme, contre les communistes qui l'avaient fait élire conseiller municipal (dans une candide conférence à Lyon, il était allé jusqu'à les accuser de financer les Brigades Rouges !). Dans ses romans, un peu bon enfant par rapport à ce qu'écrivent aujourd'hui les Polaroides Associés, Sciascia laissait philosopher ses commissaires et ses mafieux de *caractère*, le reste des Sicules n'étant au fond pour lui que des *quaquaraqua* qui avaient perdu le train des *Lumières* (il avait oublié que le pauvre Leopardi se moquait des *magnifiche sorti e progressive*) le jour funeste de Pâques 1282, quand les Siciliens exaspérés avaient massacré les sauvages mercenaires auvergnats que Charles d'Anjou, un énorme con encore plus con que son Saint Louis de frère, avait emmenés envahir la Sicile. A son honneur, Sciascia n'avait pas la malice de Camilleri qui a fait de ses livres un fonds de commerce télévisuel et dont l'anti-berlusconisme ne l'a pas empêché de se faire immortaliser par une célèbre maison d'édition tombée dans l'escarcelle de la Momie, qui est toujours l'épouvantail de la politique italienne.

Disparu Sciascia, sicilien oui, mais sicilien, comme Camilleri originaire de cette Sicile brute, phénicienne, carthaginoise, qui n'a jamais compris la civilisation grecque et n'a même rien appris de la civilisation arabe (du Moyen-âge), on s'est refait avec Vincenzo Consolo, son fils spirituel, qui né à la frontière des deux Siciles n'était ni grec ni carthaginois, il était (mon cher Enzo, dont j'ai été le premier à parler de son premier livre dans la revue *Uomini e Libri*, et que je rencontrais souvent à Milan et dont la mort m'a chagriné) le candide ambassadeur d'un abstrait anti-berlusconisme intellectuel, produit de cette rigidité judéo-calviniste qui caractérise en France la philosophie du *Monde*. Ou du moins, ce qui me paraît être telle.

Depuis quelques années l'oracle est annoncé par Roberto Saviano, élevé à la notoriété internationale par un battage éditorial bien orchestré, son *Gomorre* ayant fait tellement de bruit sans qu'il s'occupe de Sodome qui est, à mon avis, le vrai *arbitrarius elegantiarum* de la question, dirais-je en rappelant Petronius, ce premier expert de mafia italienne à qui on n'a jamais reconnu des droits d'auteur ni des rémunérations pharaoniques pour d'emmerdantes et démagogiques interventions télévisuelles en tant que Doctor ex-Mafia. Saviano est menacé de mort par la mafia, et il y a de quoi rire maintenant que Matteo Salvini, le nouveau ministre italien de l'Intérieur, la dernière bête noire du

gomorresque, l'est lui aussi du fait qu'il a pris des décisions pour casser la traite des esclaves africains qui ont procuré des revenus faramineux aux mafias du capitalisme européen. Salvini n'est pas un saint et même pas un champion de linguistique structuraliste, mais incarne pour l'instant la psychologie de la majorité des Italiens qui en ont marre de la rhétorique et des beaux faiseurs de livres sur les mafias qui ne disent jamais, pour ne pas se compromettre, que les mafias sont l'héritage du jésuitisme catholique.

Dans l'article (*En Italie, un mal irréparable*) qu'il a donné au *Monde* du 22 juin dernier, l'apitoiement de Saviano sur les migrants frôle la rigolade tout comme d'ailleurs les interventions *humanitaires* désastreuses de Bernard Henry Lévi à qui il ressemble beaucoup en tant que Maître à Poncer international. Que Saviano nous dise où sont passés les cinq mille enfants non accompagnés *sauvés* par ses amis d'Aquarius et Cacarius et disparus dans la brousse pédophile italienne et européenne. Qu'il nous dise sur quels trottoirs finissent une bonne partie des femmes qui débarquent, avec leur ventres délibérément gonflés ou leurs bébés au sein, pour émouvoir les âmes pieuses, et où finissent ces enfants. Que Saviano nous dise pourquoi il ne demande pas aux Lumignons d'Hexagonie la vraie raison pour laquelle leur pays continue à être le gendarme de l'Afrique et ne laisse pas les peuples de ce continent faire leurs révolutions tous seuls, démographiques aussi, car, je ne sais pas s'il entretient des rapports avec Hulot, celui-ci pourrait lui dire qu'on est déjà bien nombreux sur cette Terre, et ce ne sont pas les conneries dominicales du pape François qui pourront empêcher que notre caca et notre pipi l'empoisonnent de plus en plus, notre chère planète. Ce que j'aimerais savoir de Saviano c'est aussi s'il pense que l'Italie irait mieux en annexant le Vatican et en expulsant évêques, cardinaux et tous ces frères et sœurs de tous les pays qui entrent et sortent de la péninsule sans papiers, tandis que moi, depuis quarante ans en France, Schengen ou pas Schengen, moi citoyen italien et européen, moi écrivillon de troisième classe, j'ai dû toujours montrer ma carte d'identité aux frontières de Modane et de Ventimille, tandis qu'à une certaine époque au moins, on n'en demandait pas aux clandestins qui passaient tranquillement même sans billet de transport. Fi des hypocrisies de notre société judéo-chrétienne-musulmane-maçonnique-capitaliste-financière!

Quant à tous ces bougres (et je le dis avec une infinie et cosmogonique tristesse) qui finissent au fond du Mare Nostrum, que Saviano ne s'en fasse pas. Contrairement à ce qu'il pense, il n'en restera pas trace : à part, *passagèrement*, que dans nos estomacs de consommateurs de poissons. Et enfin, je voudrais connaître la solution miracle de Saviano pour extirper la mafia, de manière à éviter que d'ici 2100 *Le Monde* ne nous refile encore quatre ou cinq *grands* écrivains italiens *spécialistes* de la mafia. Moi, j'en ai une de solution et il y a cinquante ans que je la crie, alors militant au Parti Communiste Italien à une époque où les mafias n'avaient pas encore corrompu et pourri les 65 millions d'Italiens : empaler cent mille (minimum) mafieux sur les places publiques. Ce qui serait un petit pas pour l'Italie mais du pipi et du caca de moins pour l'humanité de demain.

Peintres

Pierre Leygonie le maître d'Uchon

Petite commune de Seine et Loire dans le Morvan, avec à peine une centaine d'habitants, Uchon est un village qui grimpe de 300 à 700 mètres d'altitude. Des années durant il a été le refuge estival des familles ouvrières (leurs enfants surtout) de Le Creusot. Isolé entre bois et champs, Uchon a plus d'une corde à son arc : avant tout, vers les 800 mètres, devant un panorama à couper le souffle, on peut admirer d'énormes rochers de granit, issues d'effusions volcaniques d'ères préhistoriques, qui attirent de nombreux visiteurs. *La pierre qui croule, la griffe du diable, le carnaval*, la toponomastique de ces bizarreries rocheuses, qui présentent aussi d'étranges ressemblances avec de gigantesques animaux, est longue. L'Oratoire de la Belle Croix du XVIème siècle rappelle qu'Uchon a été longtemps un lieu de pèlerinage. Deux peintres y ont séjourné et en ont fait une source d'inspiration. Louis Charlot (1878-1951) et plus récemment Pierre Leygonie (1923-2007).



C'est justement pour commémorer Leygonie qu'une association locale, en collaboration avec la veuve Denise et la fille Chantal, a organisé à la mairie une exposition de tableaux choisis parmi les centaines qui se trouvent encore dans la maison-atelier du peintre. 24 tableaux et une dizaine de sérigraphies, l'exposition inaugurée le 5 août, et qui se prolongera jusqu'au 19, est un petit résumé du parcours créatif de l'artiste. Ce n'est pas les œuvres exposées en elles-mêmes qui comptent mais l'hommage qu'une centaine de personnes, avec le maire un député et d'autres institutionnels, ont rendu au peintre, après le portrait qu'en a tracé Michel Dufour, l'un de ses confrères. Il s'en est suivi un banquet familial avec une trentaine de personnes, très chaleureux et sous un soleil encore plus chaleureux.

Si je me suis rappelé enfin que j'avais croisé Leygonie il y a longtemps à la Galerie K de Lyon et peut-être chez mon regretté et fraternel ami, le peintre Salvatore Gurrieri – dont la veuve, Michèle, était présente au vernissage, ainsi que Nadette Berthier, nièce du peintre, et son mari Pierre, mon fraternel chauffeur pour l'occasion – je ne saurais cependant

en évoquer l'œuvre connaissant très peu son travail. Cela n'empêche que je puisse citer, en les tirant d'un superbe catalogue de 150 pages bourré d'illustrations que Pierre Berthier avait publié en son temps, quelques témoignages critiques, comme celui de Colette Kowalski : « Ce n'est du reste pas le caractère le moins intrigant de cette peinture que le contraste entre le classicisme des attitudes et l'agressivité de la couleur » ou de Lucette Desvignes : « La rencontre avec Le Tintoret a permis à Pierre Leygonie d'affronter la stimulante contrainte des thèmes, de s'imposer un démarquage par où affirmer sa propre personnalité de créateur ».

A consulter : **Pierre Berthier, Leygonie, peintures, Arnaud Berthier éditeur**

Sur les quais de l'Escaut

Le coffret du retable s'ouvre
au rayon naufragé des vitraux

Le vieux peintre
aime sa créature

Tous les matins il descend
sur les quais de l'Escaut
et cherche refuge
dans l'église

Son soliloque
dure quelque temps

Il attend patiemment
qu'un personnage quelconque
sorte de sa toile
pour lui souhaiter
la bonne journée

Vers midi l'un de ses enfants
dont le nom lui échappe désormais
le soulève per les bras
et lui mouche le nez

Son fils lui parle doucement
de ce fou à la mode
qui fait tourner la planète
sur ses gonds

On veut me voler
mon repos éternel, se di-t-il

(A.G., *Les Nonnes d'Europe*, Lyon 1986)

Tre donne intorno al cor mi son venute (Dante, Rime dell'esilio)

Mia Lecomte e il suo poetico altrove

Ho conosciuto Mia Lecomte a Parigi in occasione di un convegno, di cui lei stessa era una delle organizzatrici. Insieme ad altri scrittori abbiamo passato una piacevole serata a rievocare episodi passati e recenti del nostro mondo letterario. È una donna schietta, gioiosa, colta e determinata. A dire il vero, ho girato intorno al libro che mi aveva dato, *idrofono* come sono, dato che appena sopporto il *filofrancofobifono* che sono. Ma anche se il sottotitolo del suo libro, *Poesia transnazionale italoфона (1960-2016)* mi scetticava (dicesi?), il titolo era di quelli che, se sapessi inventarmeli, sarei da un pezzo tra i grandi della letteratura italiana. *Di un poetico altrove* è sì la rielaborazione italiana di una tesi di dottorato discussa alla Sorbona sotto la direzione di Jean-Charles Vegliante, ma che fluidità di scrittura, che scrupolo documentario, che profondità di visione critica su cinquant'anni di poesia in Italia! Anche se il mio giudizio si sofferma soprattutto sulla prima parte del libro, che inquadra gli anni, diciamo 60/80, dove i nomi mi sono più familiari, molti dei poeti citati da me personalmente conosciuti o recensiti o semplicemente letti, la seconda parte mi obbliga a prendere atto di un fenomeno di cui avevo scarsa o quasi nulla consapevolezza: la massiccia e ramificata presenza di scrittori italoфoni, immigrati di differenti paesi, o addirittura figli di immigrati degli ultimi decenni nati nella penisola. Mia Lecomte è una saggista di alto profilo stilistico, già il suo nome dice che appartiene a due civiltà letterarie raffinate, ma è anche un'apprezzata poetessa bilingue, e come tale ha creato una compagnia teatrale di sole donne, tutte poetesse italoфone e... transnazionali. A scoprire anche questo. Intanto le 300 pagine del suo libro, con ampia bibliografia e indice dei nomi, giusto per chiudere con una citazione classica bilingue, sono insieme *Trésor* e *Tesoretto*.

Mia Lecomte, Di un poetico altrove, Franco Cesati Editore, 2018

STANZE PER SIMONETTA

*qui l'erba e i' fior, qui il fresco aier
m'alletta
qui lieta mi dimoro Simonetta
(Poliziano, Stanze per la giostra
di Giuliano de' Medici)*

Indecifrabili viole
ti fioriscono sul seno
parvenze dell'estasi
nella valva ritmata.
E le molli anche
uno schermo sottile
sovrappone al cappio
inghirlandato.

La cerbiatta adolescente
è musa
delle nove dissonanze
incauta messinscena
nell'acropoli alata.

O amata le cui reni
soltanto la chimera
spezza
ninfa gentile
dipinta in poche stanze
d'un saporifero giardino.

L'amalgama
della tenue stella
accelera il tramonto
nel cinghiale braccato
da levrotti implumi
mani pelose
già rendono con la calce
impraticabile il pertugio.

(A.G. Mitosi, Milano, 1983)

Clara Franceschetti De Bello Cesare

Publicato a Ginevra nel 1981 e in Italia da Vallecchi nel 1985, Clara Franceschetti Cancline ristampa il suo *Io, Giulio Cesare*, a suo tempo insignito del Premio Jean Monnet e della medaglia della Presidenza della Repubblica Italiana. Sorprende che questa biografia romanzata di uno dei grandi protagonisti della storia umana non abbia preso una piega, anzi il tempo e la nostra più consapevole sensibilità riescono a farci meglio apprezzare la verità psicologica, a cui si tiene ben salda la scrittrice. E ci stupisce che Clara Franceschetti, portata professionalmente più a questioni di economia che di interpretazione storica o ad avventure letterarie, riesca a rendere umanamente verosimile un personaggio di una tale complessa, ambiziosa e tormentata personalità. Cesare qui racconta in prima persona, come nel suo *De bello* ancora da scrivere, i primi anni della sua adolescenza e maturità, dall'amore per Servilia sino alla vigilia della partenza per la Gallia. Anni di vizi e bagordi e di scalate sociali senza scrupoli, ma anche sublimazione della fedeltà adulterina a Servilia, madre di quel Bruto (suo figlio, forse, chissà) che sarà uno dei suoi assassini. Il *cursus honoris* di Cesare è qui tratteggiato come un fondo di scena necessario ma secondario, senza troppo discostarsi dalle testimonianze storiche. Clara Franceschetti sembra inseguire piuttosto un'idea ispiratrice, del resto già in limine esplicitata attraverso una citazione di Régis Debray: "Gli uomini politici non è colpa loro: i più lo son divenuti per aver sbagliato la loro vita privata". Una verità assiomatica che potrebbe farci sorridere se la grazia narrativa della scrittrice non fosse là a convincerci che la vita di Cesare sarebbe stata più felice, se il giovane quattordicenne avesse potuto sposare la sua Servilia. Ingenua ma efficace esaltazione dell'amore contro la corruzione della *res publica*.

Clara Franceschetti Cancline, Io, Giulio Cesare, 2018, su Amazon

Italiques

Cabotages

Renata Ada-Ruata en mer 68

On a été plus ou moins tous les « dindons de la farce » en 1968, ou du moins les plus naïfs et les plus démunis d'entre nous, les plus rêveurs et les plus pauvres (d'esprit évangélique, aussi). A part ma peut-être plus profonde connaissance de la vie politique, en Italie comme en France, je peux souscrire à *Elle voulait voir la mer...* de Renata Ada-Ruata, que Maurice Nadeau publia en 1985 et que sa maison vient de rééditer à l'occasion d'un cinquantenaire ici et là commémoré par ses maîtres à poncer, les intellectualoïdes qui ont sauvé leurs meubles, et plus si connivence.

Ce roman d'initiation est plus riche qu'il ne donne à voir à première lecture : l'œil désenchanté de Renata se regarde grandir dans une pauvre banlieue parisienne, elle fille d'un maçon italien qui mourra avant d'avoir pu accomplir son rêve-devoir éthique de tout immigré d'après-guerre : construire de ses mains une maison à laisser aux enfants. Même l'illusion de la réussite sociale d'un fils, Francesco, se brise devant la fatalité d'un accident de la route. Renata aime et épouse un ouvrier, vit avec lui les exaltations de la révolte estudiantine et (peu) ouvrière, observe le petit monde de ratés qui l'entoure, la misère de la famille, ses élans de jeune fille devenue femme sans véritable plaisir sexuel. Sereinement, mais se prenant en main, s'interrogeant, sur les faits minimes du mai 68, sur son propre destin et sa condition de femme. Elle nous laisse, à la veille de réponses existentielles majeures de son auto-construction intellectuelle, sans aucun féminisme de façade. Doucement, douloureusement. Une écriture tendre, pleine d'amour pour la vie et les êtres, un style mûr et assuré. Un livre qui sans méchanceté venge ces dindons de la farce que nous étions, car l'imagination, si elle n'est jamais allée au pouvoir, elle nous habite toujours. Avec nostalgie et mélancolie.

Renata Ada-Ruata, *Elle voulait voir la mer...*, Maurice Nadeau, 2018

Fulvio Caccia en mer catalane

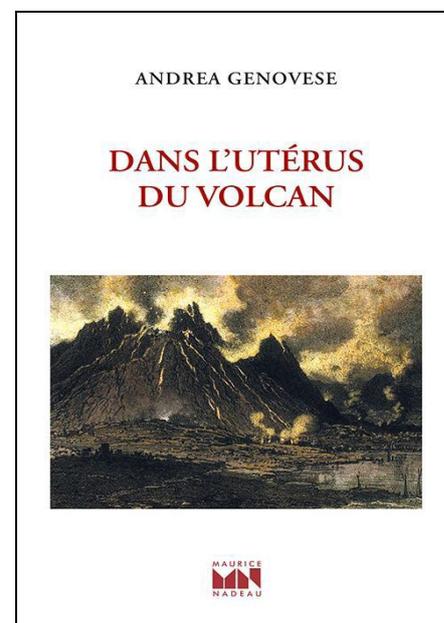
Fulvio Caccia est né à Florence, mais il a vécu longtemps au Canada, où il a cofondé la revue culturelle *Vice Versa*. En 1988 il s'installe à Paris où il fonde l'*Observatoire de la diversité culturelle*. C'est un étrange italien à l'allure anglo-saxonne et aux idéaux généreux, à l'origine d'initiatives culturelles transnationales, un œil rivé aux transfuges et aux marginaux linguistiques, d'une naïveté parfois désarmante mais courageuse dans la perspective d'un engagement de longue haleine pour essayer de sortir de l'anonymat des écrivains peu reconnus, qui écrivent en chevauchant deux langues et parfois deux littératures et à qui la marchandisation éditoriale, la lâcheté médiatique et institutionnelle laissent peu d'espace pour s'exprimer. Fulvio est poète, essayiste et romancier. *Un été catalan*, son dernier et cinquième roman, nous donne un aperçu non seulement de sa maîtrise de la langue française, dans laquelle il a écrit pratiquement toute son œuvre, mais d'une sensibilité intérieure à l'affût de la complexité du monde et des âmes qui s'entrecroisent et se déchirent dans leur voyage existentiel. Un été sur l'île de Majorque, où tous les ingrédients du tourisme de masse sont présents, y compris une jeunesse en chute libre dans la drogue et aliénée dans une sorte de bohème artistique, se transforme en cauchemar à la suite d'un incendie dévastateur où l'un des personnages-clé de l'histoire disparaît à jamais. Les énigmes s'accumulent, ravagent la vie des protagonistes et comme dans un polar on attend le mot de la fin pour s'éclairer. Mais au fond c'est du temps qui passe, de la mélancolie et du mal de vivre que le récit nous parle par le biais d'une écriture lumineuse, solaire, chargée de poésie dans la description d'une nature dont on a la sensation de ressentir la fragrance et la violence des arômes dans une pinède brûlante.

Fulvio Caccia, *Un été catalan*, Balzac Editeur, 2018

Andrea Genovese en mer étroite

Que ce passage
silencieux
de caravelles au milieu
du détroit
n'aille nulle part
dans le cercle sans borne
de ma mémoire ensevelie
je le crains
et alors voilà
cet effort vain
de mes ailes de plomb
de percuter les voiles
d'alerter
le capitaine étourdi
que j'avais mûri
pour de grandes épopées
et lâchement
revient à son escale

(*Idylles de Messine*, Lyon 1987)



En librairie
Ou chez
Editions Maurice Nadeau

Super-Commissari

Di Montalbano figli siamo

3° episodio

Un thriller mozzafiato d'Andrea Giostroto, *Marsilio Ficino Editore*

Montalbano stava grattandosi l'alluce della mano destra quando anche il pollice del piede sinistro cominciò a manifestare un prurito insopportabile. L'irruzione nella sua camera del fedele maresciallo Frassica gli confermò che le sue vacanze ad Isola delle Femmine erano terminate. Si girò verso la stupenda e sexy bengalese d'origine rabbinico-maomettana, che dormiva cattolicamente paga di avergli regalato una notte d'insonne partita a scopa, con intervalli mistico-erotici e posizioni zen dell'asso di bastoni del suo paio di carte taroccate made in Cina e importate da uno stimato imprenditore della mafia palermitana. Svegliarla o non svegliarla, il dilemma lo attanagliava, anche Frassica guardava la donna, pube nerissimo sventagliato a tutti i venti, con paterna comprensione. Su di lei pesavano consistenti indizi di essere l'assassina del cardinale ninfomane Cangurelli, australopiteco d'origine subsahariana, forse il maresciallo portava i risultati degli esami criptografici del DNA trovato sulle mutande del prelado.

“Non sono di lei”, s'esclamò Frassica ridendo dopo aver lasciato installarsi il *Suspense*, lo yacht su cui era ospitato il commissariato estivo, lieto di poter tranquillizzare il suo superiore e lasciarlo riprendere in santa pace la scopata, e anche la briscola e il tressette, con la sua ondulante e culica bellezza transalpina. Ma Montalbano sentiva che anche il mignolo del suo piede destro stava entrando in fusione radioattiva, segno come sempre che non c'è rosa senza spinello. E in effetti, tra lo stupore di Frassica, si precipitò nella stanza il superfedelissimo brigadiere Camilleri, con in mano un Meridiano, urlando tragicamente: “Commissario, hanno ammazzato Commare Turidda!”

Montalbano si alzò lentamente dal letto di preghiere notturne e accese una sigaretta di origine controllata dal contrabbando locale, e senza alcun tentennamento albertino affettivo del suo statuto piemontesco di mascolo siculoide, disse con angioina nonchalance: “Francica, svestite questa suora e mandatela in prigione a Donnafugata.” Sconcertato, il fedelissimo Francica non batté ciglio e dopo aver tolto alla bengalese la croce d'oro che portava al collo, la sollevò di peso e col superfedelissimo brigadiere Camilleri risalì sul ponte dello yacht, dove stazionava il drone di servizio per ogni evenienza. Legata saldamente al drone la monaca di Rawalpindi, regolò il GPS puntandolo sul commissariato di Donnafugata e azionò il motore del coso che in breve tempo prese quota e poi sparì, ancheggiando, dietro le montagne del corleonese.

Dopo essersi rasato e schiumato, e senza nulla lasciar trapelare dei suoi sentimenti o riflessioni, finalmente Montalbano disse: “Non fate quelle facce, ragazzi, la giornata sarà lunga!” In effetti, a mezzogiorno, i tre Super-Eroi di Donnafugata stavano ancora esaminando il relitto di Commare Turidda, la vacca sacra della comunità indiana di Castellammare del Golfo, dove la bengalese si era recata il giorno prima, ospite del principe di Salina, in vacanza al mare. Questi non si fece scrupolo di raccontare che aveva trovato sospetto, anche se in fondo non ci aveva fatto veramente caso, il desiderio espresso dalla bengalese di visitare la Sacra Stalla prima di ripartire. Il principe ignorava che poi sul treno la bengalese aveva casualmente incontrato Montalbano diretto a Sferacavallo, dove l'aspettava lo yacht estivo del commissariato di Donnafugata, e che questi more solito, con un paio di carte, qualche nozione di scopa e il fascino fenicio-siculo dei suoi appendicolari taurini, aveva circuito la femmina himaliana, che del resto i suoi servizi cercavano da una settimana, essendo l'ultima anima confessata dal cardinale Cangurelli prima del suo misterioso e quasi british the end.

Quello che Montalbano intendeva evitare a tutti i costi era lo scandalo diplomatico. Il suo Ministro di tutela non glielo avrebbe mai perdonato, nella vicenda essendo coinvolto anche un lontano cugino del governatore dell'Azerbaizjan, un somalo etiopizzato dal cattivo carattere, imparentato, per via di corna, con un cugino dell'attuale presidente degli Stati Uniti, un fanatico di armi leggere che in quei giorni girava col kalashnikov all'occhiello sulla spiaggia di Cefalù, in un campeggio gestito dalle suore della Misericordia – ordine religioso a cui apparteneva la bengalese e a cui era stata affiliata anche la buonanima di Commare Turidda, dietro sversamento di un milione per opere di bene e incremento del salvataggio marittimo in quella zona del Mediterraneo di competenza vaticana.

I prelievi fatti su Commare Turidda erano stati inviati al nosocomio di Caltabellotta per gli esami rituali, ma Montalbano non aveva dubbi che si sarebbero riscontrate le tracce dienniche della bengalese, il solo interrogativo per lui era chi fossero i mandanti. L'importazione di vacche sacre dall'India allarmava il Soviet Cinese che temeva concorrenze sul mercato siculo, dove, con la scusa sacramentale, delle vacche clandestine venivano macellate e cucinate a bagnoMaria prima di essere consumate incognito nelle comunità delle tre grandi religioni monoteppiste.

(continua)